

Voix et chapitres



Une bande dessinée originale

Le Marsupilami renaît dans une version plus réaliste



Le Marsupilami version Frank Pé. Éd. DUPUIS

Parmi toutes les créatures qu'a créées André Franquin, de Gaston Lagaffe à la mouette rieuse, du comte de Champagnac à Zorglub, le Marsupilami est sans doute une des plus attachantes. Depuis sa première apparition dans «Spirou et les héritiers» (1952), le faux marsupial à la queue interminable a eu droit à son propre spin-off, dans une série qui ne touchait que de loin au génie du maître, à des dessins animés et même à un film réalisé par Alain Chabat en 2012. Spirou, repris par de nombreux auteurs après Franquin, a dû faire sans la bête tachetée, ses droits ayant été conservés par Marsu Productions jusqu'à ce que les Éditions Dupuis les rachètent en 2013, permettant à l'animal de retrouver ses amis dès «Le groom de Snipper Alley».

Zidrou et Frank Pé, fidèles auteurs du «Journal Spirou», ont déjà été aux fourneaux pour une aventure du groom à capot rouge, «La lumière de Bornéo». Ils ont décidé de rendre hommage au Marsupilami par un roman graphique de 300 pages dont le premier des deux tomes vient de paraître. «La bête», c'est son nom, raconte l'arrivée, dans une Bruxelles pluvieuse de 1955, d'un cargo transportant les rescapés d'un trafic d'animaux.

La bête capturée par les Indiens Chahutas s'en enfuit avant d'être recueillie par François, un gamin passionné par les

bêtes abimées par la vie qu'il recueille au grand dam de sa mère. Le garçon est né des amours de celle-ci avec un occupant allemand, et il est forcément la cible des moqueries de ses camarades. Le Marsupilami, donc, va catalyser les haines jusqu'à sa capture par les autorités, qui saisissent toute la ménagerie.

Le scénario de Zidrou, dont on craignait le style «Élève Ducobu», sa série à succès, est ici parfaitement maîtrisé, laissant l'animal dans une ombre propice dans ce premier tome où la bête fait presque peur par ses griffes et son caractère sauvage. Au dessin, Frank Pé avait déjà collaboré avec lui pour revisiter Spirou dans «La lumière de Bornéo». Celui qui portait les animaux avec passion et qui scénographiait des zoos s'en donne à cœur joie avec l'arche de Noé du jeune François, du marassin curieux au cheval alcoolique.

«C'est quoi, cette bête?» s'interroge la mère. «Une espèce de léopard mal fichu», répond l'instituteur de François, secrètement amoureux de sa mère, qui découvre ensuite qu'il a réalisé son nid dans la grange comme dans la forêt palombienne. L'hommage à Franquin est pleinement réussi. **David Moginier**

«La bête»

Frank Pé et Zidrou. Éd. Dupuis, 156 p.

Roman graphique

Saisons dessinées

À la fin des années 90, le jeune Nicolas Bidet, qui ne signe pas encore de son pseudo Nicoby, découvre les albums de l'Association, un regroupement d'auteurs qui veulent s'affranchir de la bande dessinée classique. Ces bé-déastes-là n'hésitent pas à se mettre en scène pour témoigner de leur quotidien. Nicoby saura s'en inspirer. Depuis plus de vingt ans, parmi une production abondante, ce Breton accorde une large part à l'autobiographie. Sur la couverture de «Mes quatre saisons», son dernier opus fraîchement paru, il se tient de dos, et son visage reste masqué pour le lecteur. Dans l'album – un excellent roman graphique alternant les moments drôles et touchants – c'est tout le contraire. Nicoby apparaît pratiquement à toutes les cases. L'occasion de partager son vécu avec humour et autodérision. Moments de déprime, conversations

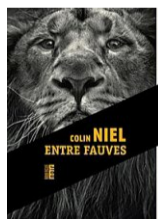


passionnées avec d'autres auteurs tels que Blutch, Marcel Gotlib ou le cinéaste Patrice Leconte, installation en atelier, le dessinateur à l'immuable pull rayé se représente dans un pot-pourri de souvenirs. Comme le remarque sa femme, «c'est peut-être ça l'aventure. Raconter un truc chiant en essayant de le rendre intéressant!» **Philippe Muri**

«Mes quatre saisons»
Nicoby. Éd Dupuis, 216 p.

Des plumes au poil

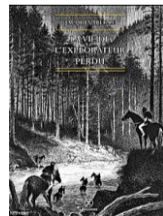
Polar



Colin Niel avait secoué le polar français avec sa trilogie guyanaise, avant de planter son 4^e roman dans le Massif central, «Seules les bêtes». Avec «Entre fauves», on pourrait croire à un duplicata dans le parc naturel des Pyrénées. Mais la construction chorale et la précision chirurgicale des intrigues l'infirmement. Martin, garde du parc, est inquiet pour un ours disparu. Il est surtout membre d'un collectif qui traque les chasseurs de fauves grâce aux photos de trophées. Quand il voit une grande blonde poser fièrement, il est pris d'une obsession pour la retrouver. Elle s'appelle Apolline et a reçu un arc avant que son père l'emmène en Namibie pour l'étreindre. Glacial et prenant. **D.MOG.**

«Entre fauves»
Colin Niel
Éd. Rouergue Noir, 344 p.

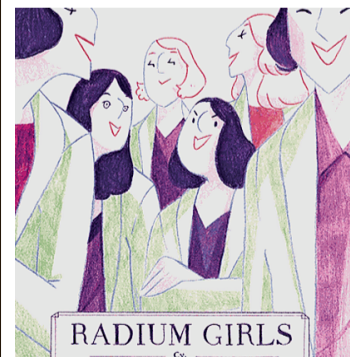
Chroniques



Pour les fans de voyages en chambre, l'œuvre de Jacques Abeille tient du continent infini. L'épaisseur des forêts encourage à se perdre. L'éditeur de cet auteur frappé du surréalisme cher à Scutenaire, d'un hiératisme moral irrévocable, clôt le cycle entamé avec «Les jardins statuaires» dans les années 70, avec un 6^e volume et la compilation des «Carnets». Leur héros, l'explorateur perdu Ludovic Lindien, se remémore les amours et rencontres hasardeuses, la cosmogonie des peuples et leur mode de vie, de rites orgiaques en campagnes armées. Rien de plus déchirant que l'aveu de ce chroniqueur excentrique, «Je suis celui qui n'est pas parti». **C.LE.**

«La vie de l'explorateur perdu»
Jacques Abeille
Éd. Le Tripode, 256 p.

Histoire vraie



Leur job? Peindre des cadrans de montre avec du radium, ce nouvel élément découvert à peine vingt ans plus tôt par Marie Curie. Grace, Katherine, Mollie et de nombreuses autres filles employées dans l'industrie vont mourir. Parce que personne – et surtout pas leur employeur – ne les avait prévenues que ce produit était hautement nocif pour la santé. D'ailleurs, dans les années 20, à l'époque où se situe l'histoire de «Radium Girls», la publicité vante les produits contenant ce métal extrêmement radioactif.

«Le radium régénère l'épiderme», peut-on notamment lire sur la réclame d'une crème pour la peau. Par jeu, le soir, les héroïnes de ce roman graphique inspiré par des faits réels s'enduisent les ongles, les dents et le visage de peinture luminescente à base de radium. Dans leur job, elles prennent la fâcheuse habitude de porter à leurs lèvres le pinceau qu'elles utilisent pour orner les cadrans de montre. À cause de leur étrange sourire phosphorescent, on les surnomme les «ghost girls».

Cyriele Evrard, dite Cy, raconte le parcours oublié de ce groupe d'ouvrières américaines en butte à l'indifférence mortelle et au cynisme d'une industrie toute-puissante. Un récit qui est aussi celui d'une histoire d'amitié, magnifiquement mise en images aux crayons de couleurs uniquement, dans un choix de teintes volontairement restreintes. Incontournable. **PH.M.**

«Radium Girls»
Cy, Éd. Glénat, 136 p.